

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol II

Montréal, (Bas-Canada) 21 Décembre 1861

No 50.

SOMMAIRE : Poésie : Le Pater.—Chronique.—Discours prononcé par M. Bentley à la translation du corps de Mgr. Macdonell, (suite et fin.)—La Messe de Noël, ou la Chapelle Blanche.—Traits d'histoire.

LE PATER.

A propos de *pater*, écoutez une histoire :
Simple, pauvre d'esprit ou du moins de mémoire,
Un berger savoyard, sage et pieux garçon,
N'avait pu retenir, après mainte leçon,
En latin l'Oraison dite Dominicale.
L'Évêque d'Annecy, le bon François de Sale,
Eut la peine et la gloire, en cet obtus esprit,
De graver le *pater*. Voici comme il s'y prit :
Sans miracle il obtint réussite complète :
Au besoin sur vous-même essayez la recette.

« Combien dans ton troupeau comptes-tu de moutons ? »
Dit le saint au berger.—« Quarante. »—« Ont-ils des noms ? »
—« Non ; bê, bê sert pour tous. »—« Fort bien ! reprit l'apôtre.
« Tu sais facilement distinguer l'un d'eux ? »
—« Oh ! pour ça, je m'en vante et je suis assuré
« Par la couleur, la taille, ou la tête, ou la queue,
« Que je les pourrai tous connaître d'une lieue,
« Comme vous, Monseigneur, d'avec notre curé. »

—« D'apprendre l'Oraison j'ai trouvé la manière :
« Nomme chaque mouton d'un nom de la prière ;
« Ton mouton le plus gros s'appellera *Pater*. »
—« *Pater*, bon ! »—« Le second *Noster*. »—*Pater Noster*,
« Bon ! »—« *Qui es in caelis*, troisième et quatrième ;
« Et *sanctificetur* sera pour le cinquième. »
—« Je ne pourrai jamais, si les mots sont si longs !
« Celui-là suffirait pour deux ou trois moutons. »
Le saint très patient, le berger très docile,
Sortirent cependant de ce pas difficile :
Du *Pater* à l'*Amen*, baptisant les moutons,
L'oraison fut apprise en quarante leçons...

Six mois après, le saint retrouve le berger ;
Sur le *Pater noster* il veut l'interroger.
L'écolier, pour aider sa mémoire rebelle,
Rassemble autour de lui ses moutons qu'il appelle ;
Et, pensif, l'œil ouvert et l'index en avant,
Ne ressemble pas mal à cet âne savant
Qui, la patte tendue et l'oreille baissée,
Dans un jeu va trouver une carte pensée.

—« J'y suis : *Pater noster in caelis*. »—« Mon garçon,
« Tu te trompes : *Pater noster in caelis*, non. »
Mais l'écolier poursuit sa prière et l'achève.
—« C'est fort bien, excepté le troisième mouton,
« *Qui es*.—« Oh ! de qui es il n'en est plus question ;
« Pauvre *qui es* ! » reprit en larmoyant l'ébêve,
« Vous ne savez donc pas ? Le loup me l'a croqué ;
« Depuis ce temps, *qui es* au *Pater* a manqué. »

CHRONIQUE.

SOMMAIRE : Ecole des Beaux Arts et M. Bourassa.—Utilité de l'enseignement du dessin.—Résultats reconnus aux dernières grandes Expositions.—Mouvement artistique en Angleterre depuis 1852.—Conclusion.—Séance de l'Union Catholique.

Les journaux nous ont appris que M. Bourassa donnerait une première séance de son cours de dessin, lundi prochain à 7 heures du soir, dans la salle principale de l'École Normale.

Nous souhaitons le plus grand succès à cette entreprise qui peut avoir de si heureuses conséquences pour le pays, et qui ne présente pas des difficultés insurmontables, surtout si l'on considère le talent de celui qui est à la tête, la considération dont il jouit, et enfin les remarquables et merveilleuses dispositions de la population à laquelle il s'adresse.

Ce qui est important maintenant c'est que l'on répande et que l'on propage, autant que possible, les motifs puissants qu'un pays tel que celui-ci, peut avoir de souhaiter dans son sein, l'enseignement, la pratique et le culte des Beaux-Arts.

M. Bourassa a présenté ces motifs dans sa dernière lecture de la manière la plus forte, il est à désirer que ces grands arguments qu'il a invoqués soient répandus, divulgués et popularisés parmi nous.

Or, on n'a pas seulement à invoquer des motifs de gloire, d'illustration, de célébrité, pour défendre une telle thèse ; on en a encore d'autres d'un intérêt positif, d'une utilité réelle et toute présente que l'on peut fructueusement invoquer, pour l'usage de ceux qui ne jugent la beauté, la noblesse et la grandeur d'une entreprise que d'après le gain, l'utilité matérielle et présente qu'elle peut absolument offrir.

Mais si à ceux-là il est superflu de dire : que plus de pureté, dans le goût et l'imagination, révèle et provoque une perfection rapide dans les habitudes d'humanité, de civilisation et d'urbanité : Que cette pureté s'est toujours trouvée alliée aux époques célèbres de l'humanité, comme sous Périclès, Auguste, Léon X, les Médicis, Louis XIV : Quelle a été la prérogative des plus grandes, ou au moins des plus illustres nations, dans les temps anciens comme dans les temps modernes. S'il est superflu de rappeler de tels motifs d'estime et de considération, pour certains esprits, il ne faut pas négliger au moins de leur dire quels avantages immenses les métiers utiles, les industries les plus essentielles, les professions les plus communes, doivent retirer de la culture et du développement des arts.

Il est des villes d'une importance politique secondaire, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, et en France, qui ont conquis le rang le plus élevé par la per-

fection et la supériorité de leur industrie ; mais il est à remarquer que ce sont des villes, où au travail on a su joindre les ressources de l'art, et introduire les procédés artistiques dans les industries manufacturières même les plus communes.

Ainsi en France, la ville de Lyon emploie peut-être 100 mille ouvriers pour l'industrie de la soie ; et à côté, la ville de St. Etienne près de 60,000 pour la même industrie. Ces deux villes travaillent pour le monde entier, leurs produits l'emportent sur presque tous les marchés de l'Europe et alimentent une grande partie du commerce dans le Nouveau-Monde : mais si l'on veut chercher la cause de la supériorité de ces produits, de l'estime qu'ils ont conquise depuis si longtemps dans le monde commercial, il faut la rechercher surtout dans la supériorité et l'excellence des écoles de dessin, établies depuis le siècle dernier dans la ville de Lyon.

Là, tous les enfans du peuple peuvent apprendre à dessiner, dès l'âge le plus tendre, et retrouvent utilement ces notions dans les diverses professions qu'ils embrassent ; enfin les plus habiles obtiennent, dans les maisons de commerce, ces places de dessinateurs qui ont une si grande part dans le succès des fabricants, et qui en vue de leur importance, sont largement retribués.

Mais ce n'est pas seulement dans cette branche que peuvent entrer les enfans, formés dans ces écoles modèles de dessin ; c'est aussi là que viennent se recruter les meilleurs mécaniciens, les meilleurs ornementistes, les entrepreneurs, les architectes, et les constructeurs les plus habiles.

Disons en passant que parmi les meilleurs peintres, les Lyonnais figurent en France au premier rang : inutile de les nommer ici. Il n'est pas hors de propos de rappeler qu'ils ont commencé leurs premiers essais dans les écoles pratiques et populaires.

Nous savons bien ce que l'on peut objecter ici, c'est qu'il n'est pas sûr que les résultats soient, en chaque pays, comparables aux efforts qu'il y a à faire pour établir des institutions d'art. Ainsi, dira-t-on, "on ne naît pas artiste, le sentiment, l'inspiration ne s'acquièrent pas, le goût est une qualité précieuse qui ne se donne ni ne s'apprend."

Est-ce bien certain, en est-il ainsi ?

Nous ne le croyons pas : il est vrai que c'est ce que les Grecs disaient aux Romains, c'est ce que les Byzantins ont répété souvent aux hommes du Moyen-Age, c'est ce que l'Italie a pu elle-même prétendre à une certaine époque, elle a pu dire : "La nature nous a fait peintres et sculpteurs, qui nous disputera jamais en Europe la gloire des Arts."

Mais à travers la suite des siècles, on voit comment le sceptre du goût a passé de nations en nations, en raison des efforts qui ont été faits en chaque pays et suivant les encouragements intelligents que les Arts ont reçus.

Depuis Louis XIV, en France, les plus grands soins ont été pris pour propager partout le développement du goût ; des institutions publiques ont été fondées, des Collections formées, des grandes Ecoles établies, des prix accordés, des concours ouverts à la jeunesse studieuse, et des résultats dans tous les genres ont été obtenus, soit dans les Arts proprement dits, soit dans les différentes industries qui font maintenant la gloire de la France.

Mais aussi il faut voir sur quelle proportion sont créés ces différents Etablissements, le nombre des Mu-

sées et des Collections dans les principales villes, les écoles de peinture et de sculpture dans les centres principaux ; le dessin enseigné sérieusement, non seulement dans tous les collèges comme dans les grandes écoles savantes, mais de plus le dessin linéaire pratiqué dans toutes les écoles élémentaires.

Aussi aux dernières Expositions, on a pu voir quel rang obtenait une industrie entourée de tant de moyens de succès, et l'on se souvient encore quelle allusion y fit le Prince Albert lorsque, assistant à la clôture de la grande Exposition de 1851, il prononça ces paroles dignes d'attention ; "Il nous faut, dit-il, perfectionner notre goût et poursuivre désormais un but nouveau dans notre industrie, en ajoutant aux qualités positives de sa fabrication, celle de l'art qui distingue les produits de l'industrie française."

Voilà le témoignage qui a été rendu à la France, en face de tant de nations diverses qui avaient concouru avec elle, et qui montrait au moins le résultat et le fruit de ses efforts, sagement dirigés depuis tant d'années.

Ce témoignage n'a pas retenti inutilement en Angleterre ; depuis ce temps on ne peut s'imaginer quels efforts ont été faits pour y introduire, sur une plus grande proportion l'enseignement du dessin, et cela surtout dans les grandes villes industrielles, ainsi à Birmingham, Bristol, Halifax, Sheffield, Liverpool, Manchester, etc.

En 1852, il n'y avait que 19 écoles de dessin en Angleterre ; il y a actuellement 80 grandes écoles d'art, 270 écoles publiques et privées ;

En 1851, on ne comptait que 3,300 élèves ; aujourd'hui on a pu compter 66,300 personnes qui ont pris des leçons pendant toute l'année, et qui ont même payé une somme de 25,000 louis.

De plus le dessin a été mis en honneur dans les établissements privés, même dans les écoles les plus élémentaires.

On a fondé un immense musée pour le même objet à Londres, qui a été enrichi de dons et pour lequel on a dépensé 1,200,000 francs ; l'année dernière, il a été visité par 500 mille personnes, c'est-à-dire près de 1,500 personnes par jour l'un dans l'autre.

Enfin ce musée envoie des collections dans les villes pour être exhibées presque gratuitement : collections ambulantes composées de chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture, de dessin, d'architecture, d'ornementation, de machines, de constructions, et de modèles des nouvelles découvertes et qui sont destinées à mettre la population au courant des plus beaux modèles, des plus beaux types dans tous les genres.

Dans le même temps on a orné, avec la dernière magnificence le fameux palais de Sydenham, des plus beaux types d'ornemens, des monuments des styles de tous les pays et des modèles les plus renommés, dans le même but et afin de les rendre familiers aux artistes, aux ouvriers, aux fabricants, mais aussi aux consommateurs qui ont une si grande influence sur la direction et sur la portée des travaux dans un pays.

Et pour comprendre l'importance que l'on attache à ce mouvement, il n'y a qu'à voir les traitements élevés que l'on donne aux artistes chargés de l'enseignement. Beaucoup sont retribués par £500 de traitement, plusieurs ont £1200.

Déjà d'excellents dessinateurs sont sortis des écoles et sont venus coopérer au succès des fabriques.

Ainsi que le dit un publiciste éminent : "C'est la

volonté du peuple anglais si ferme en ses desseins, d'acquiescer le discernement, l'élevation, la science qui lui manquent en matière d'art, ou pour mieux dire de développer dans la nation ces facultés innées chez tous les hommes, mais qui jusque là étaient restées endormies et dont des efforts persévérants peuvent amener le réveil et le progrès."

Or ce qui a eu lieu jusqu'à présent dans tous les pays civilisés, ce qui a produit de si grands résultats d'après l'expérience la plus incontestable, ce qui excite de si grands efforts en Angleterre, dans un pays qui a de si grands rapports avec nous, et par lequel il ne faut pas nous laisser devancer dans les luttes pacifiques de l'art, de la civilisation, de l'industrie ; voilà ce que M. Bourassa dans un sentiment national et patriotique, veut entreprendre dans cette ville de Montréal, qui est déjà si grande, si importante, si bien fournie sous tant de rapports, mais qui, jusqu'à présent est dépourvue d'un foyer si intéressant de lumière et d'instruction.

Malgré bien des préjugés contraires et de fâcheux pronostics, les Anglais ont entrepris le culte des arts et on peut le dire, y ont déjà remarquablement réussi. Que ne peut-on espérer de notre population canadienne douée d'une si grande habileté naturelle, d'une adresse dans les travaux manuels qui paraît merveilleuse aux étrangers, et qui, dans le développement de ses facultés, trouverait une occasion de gloire que lui assurent et lui prédisent d'avance la réussite et le succès de ses premiers essais.

L'Union Catholique a eu une séance publique, lundi dernier, l'assistance était nombreuse, cette société existe depuis 1858, et depuis le commencement en passant par les difficultés qui attendent les sociétés nouvelles, elle a accompli un bien réel et qui devient de plus en plus désirable dans une ville telle que Montréal, qui tend chaque jour à s'agrandir et qui doit offrir toutes les ressources possibles à une jeunesse déjà nombreuse, intelligente et exposée à tant de dangers.

Les orateurs MM. Tessier, Royal, David et Stevens, ont lu des travaux qui ont souvent rencontré de nombreux applaudissements. Ces messieurs ont déjà paru plus d'une fois au cabinet de lecture paroissial, et nous voyons avec bonheur qu'il acquièrent, chaque jour, ces qualités que peuvent seules donner l'étude, l'exercice et l'expérimentation des épreuves publiques.

Ils écrivent méthodiquement, savent ménager les effets de style, enfin dans le débit ils semblent plus maîtres d'eux mêmes qu'ils ne le paraissent au début de leurs essais.

Nous souhaitons la continuation de leurs efforts et de cette étude soutenue, consciencieuse sans laquelle il n'est pas de succès sérieux. Et en effet, vers le milieu de la vie, il est assez triste de n'avoir pas d'autres ressources à sa disposition que de la facilité naturelle, et le souvenir personnel de quelques succès de collège plus ou moins oubliés.

Nous avons déjà parlé de ces messieurs lorsqu'ils ont paru au Cabinet Paroissial, nous n'avons pas à revenir sur les qualités qui les distinguent ; nous voyons avec satisfaction qu'ils font honneur aux exercices du *Cercle Littéraire* dont ils font également partie, et où ils figurent cette année dans la liste des principaux dignitaires.

Discours prononcé par M. Bentley, prêtre de St. Sulpice,

A LA TRANSLATION DU CORPS DE MGR. ALEXANDER MACDONELL,
1er Evêque de Kingston.

(Suite et Fin.)

Je ne m'arrêterai pas à réfuter ces allégations autrement qu'en faisant appel à la vie et la conduite de Mgr. Alex. MacDonell.

Il reçut sa première éducation au milieu des catholiques dont les ancêtres avaient souffert pour la foi, et qui eux-mêmes avaient été forcés de s'expatrier, parce que les lois ne pouvaient ou ne voulaient pas les protéger contre l'injustice. Plus tard, il fit ses études dans les Universités de la catholique Espagne ; et enfin, il prit place parmi les Princes de l'Eglise. L'histoire de sa vie mérite donc à tous égards notre attention.

Ici l'Orateur rappelle les bouleversements qui troublèrent l'Europe à la fin du XVIII^e siècle, les guerres sanglantes qui signalèrent le premier Empire français, et la nécessité où se trouva l'Angleterre d'augmenter son armée, après avoir été épuisée par une lutte fratricide et mêlée à toutes les guerres du Continent.

Dans cette conjoncture difficile, tandis que d'autres restaient inactifs ou se livraient au découragement, M. Macdonell propose au gouvernement Britannique d'organiser lui-même et de mettre à sa disposition un régiment composé de ses compatriotes. Mais son patriotisme ardent ne lui fait pas oublier les intérêts de la religion ; il exigea donc :

1^o Que les officiers et les soldats de ce régiment seraient exclusivement catholiques : 2^o Qu'il serait lui-même leur aumônier afin de leur servir de guide pendant la vie et de consolateur à l'heure de la mort.

Ces conditions furent acceptées, et, pour la première fois depuis le commencement des *Lois Pénales*, un régiment catholique avec un aumônier catholique s'imposa à la protestante Angleterre.

En 1812, les Etats-Unis firent une déclaration de guerre contre la Grande-Bretagne, dans l'espoir d'unir tout le Continent de l'Amérique du Nord dans une vaste confédération. Il y eut rarement d'agression plus injuste, et jamais le succès ne parut plus assuré. Car d'une part, le Canada ne possédait pas de troupes régulières capables de repousser l'invasion ; et de l'autre, l'Angleterre, sans alliés en Europe, se trouvait trop embarrassée pour prêter un secours suffisant à sa colonie. Aussi vous savez tous quelle panique s'empara des cœurs, quand la nouvelle d'une invasion passa nos frontières, et comment surtout, dans cette partie occidentale de la Province, la plupart, saisis par la crainte et le désespoir, ne songeaient qu'à abandonner une lutte qui offrait si peu de chances de succès, et dans laquelle la victoire même semblait présenter si peu d'avantages.

Dans une circonstance si critique, quelle fut la conduite de Mgr. Macdonell ? ou plutôt, car la réponse est la même, quelle fut alors la conduite de toute la population catholique du Canada, de ces catholiques dont on a si souvent calomnié la loyauté, de ces catholiques contre lesquels on a lancé tant de fausses accusations, jusqu'à celle d'hostilité envers la couronne ?

Les vit-on se soumettre lâchement à des hommes qui se présentaient à eux comme des libérateurs, et qui leur offraient plus de garantie d'indépendance qu'ils en avaient sous le sceptre britannique ?

Ou bien encore les vit-on prendre les armes pour se délivrer de tout joug étranger et se déclarer eux-mêmes indépendants ?

Non, non, il n'en fut pas ainsi : à la vérité on vit un Evêque catholique prendre la plume et la parole pour ranimer le courage des colons et les engager à prendre les armes ; mais pour quelle fin ? Pour repousser les ennemis de l'Angleterre et prouver leur dévouement et leur loyauté à la Mère-Patrie.

Bientôt en effet, sous l'habile et sage direction de Mgr. Macdonell, un second régiment est organisé le *Glengarry Fencibles*, dont la bravoure contribuera puissamment à repousser l'injuste agression des Etats-Unis, et à conserver à la couronne Britannique, son plus précieux joyau, la belle colonie du Canada.

Oui, si, en ce jour, l'Angleterre se maintient dans le Nouveau-Monde; si aujourd'hui, nous sommes nous-mêmes *simples spectateurs* d'une lutte qui paraît devoir causer la ruine d'une grande et florissante République, je n'hésite pas à le dire, nous en sommes redevables, en grande partie, à la loyauté d'un Evêque catholique secondé par la loyauté de tout un peuple catholique.

Et quand, vingt-cinq ans plus tard, une guerre plus déplorable encore, quand les secousses d'une guerre civile désolaient la Province, Mgr. Macdonell se montra, comme toujours, au premier rang par sa loyauté. D'abord il s'efforça de prévenir l'orage qui grondait au loin, en engageant à choisir des représentants sincèrement amis de leur pays et de ses véritables intérêts.

Le premier, sans doute, il gémissait sur les nombreux abus qui diminuaient les ressources du pays et mettaient obstacle à ses progrès. Plus que personne il aurait voulu les voir disparaître, mais il pensait que le remède le plus sûr et le plus efficace, se trouverait dans des mesures vraiment constitutionnelles. Après cela, comment se fait-il qu'on trouve encore de vils calomnieux qui ôsent répéter que les catholiques manquent de loyauté et ne sauraient être des sujets fidèles? La noble et belle conduite de Mgr. Macdonnell, l'empressement de la part de tous les canadiens catholiques à prendre les armes contre l'ennemi de l'Angleterre, leur bravoure à Châteaugay, seront toujours là pour les confondre.

Mais il est temps, M. T. C. F., de vous entretenir du *patriotisme* de ce loyal Evêque, et de vous montrer avec quelle sollicitude infatigable, il veilla sur les intérêts temporels de ses compatriotes; avec quelle sagesse il sut concilier son respect pour le trône avec son amour pour sa patrie, lors même que leurs intérêts semblaient opposés; enfin, par quels sacrifices généreux il eut le bonheur de sauver sa nation d'une ruine totale.

Ici encore, comme le temps qui nous presse me défend une narration complète de ses efforts *patriotiques* qui ne cessèrent qu'avec sa vie, je me contenterai d'attirer votre attention sur cette partie de sa carrière qui précéda sa venue dans le Nouveau-Monde. Je m'arrête d'autant plus volontiers à cette époque, qu'en même temps qu'elle nous fait bien connaître le dévouement de son patriotisme, elle nous rappelle l'histoire de la première colonisation de ce Comté.

Déjà je vous ai entretenu de l'extrême pauvreté des compatriotes de M. Alex. MacDonell dans le Nord de l'Ecosse. Sans entrer ici dans le détail de leur profonde misère, qu'il me suffise de vous dire qu'ils furent à la fois victimes de la disette, de l'insatiable rapacité de maîtres inhumains, et d'une législation injuste et cruelle, qui non-seulement refusait aux faibles tout secours contre l'oppression et la tyrannie, mais encore leur enlevait tout espoir de remède en faisant un crime de l'émigration.

En vain le pasteur fit-il des réclamations; en vain il envoya à la Métropole des députations pour protester contre tant de maux si accablants, tout fut inutile.

Dans cette extrémité, il entreprend lui-même le voyage de Glasgow pour chercher dans cette ville manufacturière de l'emploi pour ses compatriotes et ses ouailles. Enfin, après bien des négociations, il trouve du travail pour environ sept cents ouvriers. Heureux de ce succès, il retourne promptement auprès des siens, les détermine à quitter leurs demeures et à le suivre jusqu'à Glasgow, en leur promettant d'être toujours leur guide et leur consolateur.

Cependant la guerre éclate en Amérique, et la révolution en Europe. Bientôt les grandes maisons de commerce ne trouvant plus de débouché pour leurs marchandises sont contraintes de fermer leurs ateliers, et tandis que nos pauvres écossais se voient exposés, une fois de plus, aux plus rudes assauts de l'adversité, la charité si ingénieuse du digne pasteur est mise à l'épreuve la plus pénible.

Une ressource leur reste encore, c'est de s'emôler dans l'armée et de combattre pour leur pays. Carrière honorable qu'ils auraient embrassée d'autant plus volontiers que la nation se trouvait elle-même menacée dans sa propre existence. Mais une barrière formidable s'oppose à un tel projet, car par une loi, à jamais digne de flétrissure, personne ne pouvait s'enrôler dans le service militaire, sans faire profession publique du protestantisme.

Et ainsi tout catholique qui voulait être soldat devait commencer, par renoncer à sa religion et à renier son Dieu, avant de pouvoir défendre sa patrie! Mais un sacrifice aussi criminel et aussi ignoble révolta le cœur des dignes disciples de M. MacDonell, disposés à perdre mille fois la vie plutôt que de se rendre coupables d'une telle apostasie. Cependant le dévoué et habile pasteur trouva le moyen de faire recevoir ses compatriotes comme soldats et de les faire reconnaître comme catholiques. C'est ainsi que, pour la première fois depuis la révolution religieuse du XVIIe siècle permettez que je le répète, un régiment catholique, en dépit des lois, fut reçu au service de la grande Bretagne.

Que de choses étonnantes peuvent s'accomplir, que de changements pour le bien ou pour le mal peuvent se réaliser, que de révolutions paisibles, mais fécondes et étendues, peuvent s'effectuer par l'énergie et la fermeté d'un seul homme! Parfois il semble qu'une puissance invisible accompagne partout les faibles efforts de l'homme, le douant d'une efficacité magique, d'une force irrésistible. Ainsi voyons-nous M. MacDonell renversant les barrières de l'intolérance religieuse; déracinant des préjugés profonds que plusieurs siècles avaient affermis, et faisant céder les lois-elles-mêmes, forcées de reconnaître leur injustice. Quelques années seulement avant son arrivée à Glasgow, le fanatisme était porté à un tel point qu'une populace furieuse chassa le prêtre catholique de cette ville, et livra l'église aux flammes. Et néanmoins, par sa persévérance à réclamer les droits de la justice, par sa patience invincible à supporter des insultes imméritées, par sa fermeté à repousser l'agression violente, il réussit, malgré les préjugés, malgré les *Lois Pénales*, en vertu desquelles un prêtre était un criminel; il réussit à faire reconnaître et respecter les droits des catholiques; et depuis ce temps-là, notre sainte religion n'a jamais cessé de faire des progrès étonnants dans la cité de Glasgow, jadis, un des plus forts remparts de l'intolérance. De plus, dans l'armée, la religion catholique était proscrite comme un crime que rien ne pouvait expier, et pourtant ici encore les règles de la discipline se relâchèrent de leur sévérité en faveur d'un catholique et d'un prêtre!

Jusqu'à-là M. MacDonell avait fait bien des sacrifices; mais il fallait quelque chose de plus pour satisfaire son patriotisme. Il avait, il est vrai, retiré ses compatriotes de la détresse; il leur avait procuré un travail honorable, et, en dernier lieu, il leur avait ouvert la carrière militaire tout en leur garantissant les droits sacrés de la conscience. Après tant de travaux, beaucoup auraient demandé le repos, auraient abandonné le théâtre de leurs luttes, heureux d'avoir accompli des œuvres qui permettaient un légitime orgueil. Mais M. MacDonell n'était pas homme à faire les choses à demi. Il connaissait l'état précaire du soldat, surtout dans un moment de grand embarras public, et en attendant le licenciement de ses compatriotes, il mûrit un plan pour leur assurer une demeure heureuse et permanente. Après une attente de huit ans, ce jour arriva; et sans délai il demanda pour eux au premier ministre une concession de terres dans cette province. Vers cette même époque, l'Île de la Trinité, aux Antilles, était devenue la propriété de l'Angleterre, et dans le dessein de rendre cette possession plus assurée, le Premier Ministre fit à M. MacDonell les offres les plus flatteuses, si, au lieu de conduire ses hommes en Canada, il voulait les diriger vers l'île nouvellement acquise. Ici encore son patriotisme et son désintéressement lui firent sacrifier ses propres intérêts. Consultant donc plutôt leur santé et leur bien-être que ses avantages personnels, il ne voulut pas accepter l'offre du Ministre; et, après des demandes répétées, il obtint pour les Officiers de son Régiment des lots de terre en proportion avec leur rang; et pour chaque simple soldat un lot de deux cents arpents. La plupart acceptèrent volontiers cette offre avantageuse, et se fixèrent dans les comtés de Glengarry, Stormont et Prescott, où un grand nombre de leurs descendants se trouvent encore aujourd'hui, jouissant d'une honnête aisance.

Mes frères, le souvenir de ces événements et de ce patriotisme catholique, si éclairé, si dévoué, et pourtant si modeste, me remplit l'esprit et le cœur de pensées et de sentiments trop profonds pour que la parole puisse les exprimer. En contemplant d'un côté,

ces nombreuses vicissitudes, ces extrémités de détresse, ces émigrations si pleines d'anxiétés, cet heureux établissement d'un peuple souffrant et abandonné ; et de l'autre, ces généreux sacrifices, ces efforts humbles et silencieux, ces travaux incessants du saint prêtre qui passa sa vie à soulager tant de maux, à répandre le baume sur tant de blessures, à relever tant de cœurs brisés ou abattus, je ne puis découvrir aucun motif humain qui aurait pu inspirer et soutenir jusqu'à la fin des efforts aussi désintéressés et aussi persévérants. Dans l'absence de cette ostentation et de cet orgueil qui accompagnent ordinairement le patriotisme et la philanthropie des hommes que le monde inspire, je ne saurais reconnaître dans M. MacDonell que le prêtre de Dieu, mû par des pensées qui ne tiraient pas leur origine de la terre, mais du ciel. Il les puisa dans la méditation des enseignements et des exemples de l'Homme-Dieu, qui donna sa vie pour les brebis égarées d'Israël, et dans la communion avec cette église une, sainte et apostolique, qui a opéré les plus grandes merveilles de sacrifice, de dévouement et d'amour ! " Il fut donc le Grand-Prêtre qui dans sa vie soutint la maison, et en ses jours eut soin de sa nation et la délivra d'une ruine inévitable."

Cependant son amour pour le bonheur de ses compatriotes ne lui fit point négliger les devoirs sacrés de sa vocation et de son ministère. Absorbé en apparence par des intérêts matériels, jamais il ne perdit un seul instant de vue les graves intérêts de Dieu. Toujours et partout citoyen loyal et dévoué, il fut également prêtre et pontife rempli du zèle le plus ardent.

Le prêtre, par l'ensemble de ses vertus, doit pouvoir dire comme l'apôtre : " Mes frères, soyez mes imitateurs comme moi-même je le suis de Jésus-Christ." Par sa conduite il doit être le modèle et la règle des fidèles, éclairer leur esprit par la vivacité de sa foi, les soutenir par la fermeté de son espérance et embraser leur cœur par l'ardeur de sa charité ; toujours il doit montrer une douceur pleine de patience, une prudence consommée, une humilité profonde. Enfin si vous me demandez qu'elle est la vertu qui doit surtout distinguer le prêtre du reste des hommes, et quelle est par excellence la vertu sacerdotale, je vous répondrais : c'est le zèle pour le salut des âmes, mais un zèle inspiré par l'héroïsme, dirigé par la prudence et qui, dans l'accomplissement de la volonté divine, ne connaît ni difficulté ni impossibilité ; un zèle qui ne distingue pas entre le grec et le barbare, le riche et le pauvre, le savant et l'ignorant. Oui, mes frères, voilà l'alpha et l'oméga, le commencement et la perfection du caractère sacerdotal. C'est là cette flamme céleste que le Verbe Éternel, descendu du ciel, est venu allumer parmi nous ; c'est là le feu vivifiant dont il aurait voulu embraser l'univers. C'est ce zèle qui explique les travaux immenses des apôtres, la constance des martyrs, l'admirable dévouement de tous les saints.

Eh bien ! ce zèle je le trouve dans le cœur et dans toutes les actions de Mgr. MacDonell ; c'est le zèle qui fit de lui un prêtre et un pontife tout apostolique.

Voyons-le en effet dans les premiers jours de son sacerdoce, dans le pays de Badnock, un des districts les plus pauvres de la Haute-Ecosse ; les œuvres de reste de sa vie nous révèlent assez qu'elle dût être l'ardeur du jeune prêtre. Sa mission de Glasgow fait briller son zèle et son dévouement. Alors en effet non seulement il abandonne les joies d'une vie paisible, pour suivre son troupeau, mais il s'expose encore à toutes sortes de dangers.

Ayant demandé aux autorités de cette ville le libre exercice de la religion pour les catholiques de la Haute-Ecosse, il reçut pour toute réponse cette déclaration accablante : " Nous ne pouvons vous donner aucune garantie à ce sujet : déjà le prêtre qui vous a précédé s'est vu contraint de prendre la fuite pour échapper à la mort : les lois pénales ne sont point ici une lettre morte : il est donc bien peu probable qu'on veuille souffrir un prêtre parmi nous."

Que va faire M. MacDonell ? Va-t-il revenir sur ses pas et renoncer à une terre si peu hospitalière ? Non, non, mes frères, plein de confiance en Dieu et dans ses promesses, il se met à la tête de son troupeau et se dirige vers la cité si intolérante, heureux d'être jugés dignes de souffrir, comme les apôtres, pour la

cause de Jésus-Christ. Cependant il n'est pas encore arrivé, et déjà l'enfer s'émeut, lui et les siens sont des perturbateurs, des hommes dangereux qu'il faut éloigner à tout prix. Toutes les maisons leur sont donc fermées, partout ils ne rencontrent que le refus de l'intolérance et la terreur d'un aveugle fanatisme.

Souvenirs pénibles, mes frères, je ne les rappelle, dans cette enceinte, que pour vous engager à les ensevelir dans le tombeau où les hommes d'alors sont tous descendus, et montrer aux héritiers de leur intolérance, s'ils en avaient laissé, que Dieu fait triompher ceux qui sont persécutés pour sa cause. En effet, le digne pasteur, que rien ne saurait déconcerter, trouve enfin une chambre abandonnée, il y réunit son troupeau, il y offre le divin sacrifice. Mais une troupe de furieux, indignés de son audace et ne pouvant souffrir l'exercice d'un culte qu'ils appellent superstitieux, environnent ce faible asile, menaçant d'y porter le fer et le feu. Au milieu de ce tumulte, M. MacDonell demeure calme et immobile, et au lieu d'armer le bras de ses nombreux enfants prêts à repousser une si odieuse attaque, il leur rappelle qu'ils sont catholiques et qu'ils doivent donner l'exemple d'une patience invincible, tout en leur promettant un meilleur avenir.

Tels furent les commencements du rétablissement du catholicisme dans la ville de Glasgow. En vain, la population dans l'espérance de forcer M. MacDonell à prendre la fuite, voulut l'épouvanter par des menaces, tout fut inutile. Son courage et son dévouement triomphèrent de tous les obstacles, et quand, quelques années plus tard, il plut à Dieu de l'appeler ailleurs, l'œuvre qu'il avait si noblement commencée, fut continuée, et la religion catholique, mieux connue et mieux appréciée, vit tomber peu à peu les préjugés de l'ignorance, et aujourd'hui elle prospère dans cette grande ville. On aime à montrer au visiteur l'humble demeure où il avait coutume d'offrir le saint sacrifice.

Mais considérons-le aumônier dans les armées britanniques, ouvrant au clergé catholique un nouveau champ d'action, fermé depuis si longtemps par l'intolérance la plus aveugle, et attaquant le règne de satan jusque dans sa forteresse ; supportant avec joie toutes les privations de la vie militaire dans l'île de Guernesey, se privant de la consolation de voir ses frères du sanctuaire, toujours prêt à accompagner son régiment sur le champ de bataille.

En 1798, ce régiment fut envoyé en Irlande pour réprimer la rébellion qui déchirait alors cette île infortunée. Heureusement ils n'eurent point à prendre part à cette guerre odieuse. Ils arrivèrent dans le comté de Wexford après la bataille, et ils parurent plutôt comme les hérauts de la paix que comme des ennemis. Là, M. MacDonell trouva un vaste champ pour l'exercice de son zèle. Il était le seul prêtre qui pût impunément paraître en public, et par ses services il rendit son nom cher au peuple reconnaissant de Wexford. Partout, on le vit porter aux mourants les derniers secours de la religion, réconcilier les pécheurs et les préparer au redoutable passage du temps à l'éternité. Il eut le bonheur de rendre au culte les églises qu'on avait indignement profanées, et, par son heureuse influence, d'empêcher en partie ces atrocités auxquelles la force victorieuse s'abandonnait ailleurs sur les paysans vaincus.

Après tant de fatigues, il eut été bien doux, sans doute pour le cœur de notre digne aumônier du Régiment " *Glengarry Fencibles*," de jouir, en paix, retiré dans quelques vallées solitaires, des consolations de la piété ; de cultiver, en silence et dans la retraite, ces belles facultés et ces talents qui avaient donné des espérances si précoces et si brillantes ; mais non, comme Paul, la charité de Jésus le presse et le consume ; une voix mystérieuse l'appelle dans une nouvelle contrée. Il résolut donc de dire adieu à ses amis, à ses parents, à sa patrie, pour le salut de ceux que la Providence lui avait confiés. Oh ! Église du Sauveur ! c'est ainsi que, accomplissant l'œuvre du Rédempteur, tu marches silencieuse et toujours progressive, bravant la faim et la soif, le froid et le chaud, l'oubli des amis et la haine des ennemis.

En 1803, M. Macdonell aborde le terre de ses futurs labours et commence aussitôt cette vie de privations, de courses et de fatigues dont tout ce qu'il avait souffert en Ecosse et en Irlande, n'avait été que le prélude. Je n'essayerai pas de vous décrire ici

les scènes qui se présentent à ma vue; mon insuffisance me force d'y renoncer. Revenez en esprit au milieu de ces forêts alors incultes dans lesquelles la civilisation n'avait fait que quelques pas. Rappelez dans votre esprit les circonstances du temps, du climat, et l'étendue de cet immense territoire qui s'offre au zèle missionnaire, alors seulement vous pourrez vous former quelque idée des travaux et des souffrances qui l'attendaient dans son isolement.

Rappelez-vous encore que pour soutenir les prêtres et construire des églises, il n'a d'autres ressources que les aumônes de pauvres pionniers travaillant pour vivre et exposés eux-mêmes à manquer de tout.

C'est au milieu de tant de dangers et de tant de besoins que M. Macdonell commence sa carrière apostolique au milieu de vous, avec ce dévouement que la grâce seule peut inspirer.

Pendant seize ans, il ne cessa de travailler avec une patience, un zèle et un esprit de sacrifice, dignes des siècles les plus florissants du christianisme, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de l'appeler à l'épiscopat.

Il nous reste à le considérer revêtu de ce nouveau caractère.

Trop souvent hélas! le monde ne regarde l'Évêque que comme un homme parvenu au faite des grandeurs, oubliant ainsi que l'épiscopat est au contraire une charge pleine de fatigues, et où les honneurs imposent des obligations nouvelles et redoutables dont on aura à rendre un compte rigoureux. Mgr. Macdonnell l'avait parfaitement comprise cette terrible responsabilité qui pèse sur un évêque; aussi volontiers il l'aurait décliné cette charge pesante, s'il n'avait vu la volonté de Dieu dans celle du Souverain Pontife qui la lui imposait; mais en se soumettant, il prend l'engagement de redoubler, si c'est possible, de zèle et d'efforts pour le salut de tout le troupeau et de continuer ses travaux de missionnaire.

Mais cela ne suffit plus; il faut organiser tout un vaste et immense diocèse. Avec cette rare perspicacité qui le distinguait, il fixe les principaux centres de colonisation; il parvient à obtenir des concessions de terre pour l'érection d'églises et d'écoles, dans différentes localités devenues depuis des villages, des cités populeuses.

Sans m'étendre davantage sur les œuvres admirables de Mgr. Macdonell, qu'il me suffise de mettre sous vos yeux quelques statistiques concernant le diocèse du Haut-Canada; elles seront plus éloquentes que toutes nos paroles. Lorsque M. Macdonell arriva dans ce pays, la population catholique, répandue dans toute la province, s'élevait à environ cinq mille âmes, desservies par deux prêtres; il n'y avait que deux petites églises dont une n'était pas encore achevée. A la fin de son administration, c'est-à-dire trente sept ans plus tard, il y avait 48 églises desservies par 35 prêtres et la population catholique s'élevait alors à 150,000 âmes. Je ne sais vraiment si les annales du christianisme offrent beaucoup d'exemples d'un si rapide progrès, avec si peu de ressources et dans des circonstances si difficiles.

Pour donner aux œuvres de son zèle un avenir assuré, il voulut fonder un établissement où l'on formerait aux sciences et aux lettres les générations futures, et surtout des prêtres imitateurs de son dévouement et de ses vertus apostoliques. Mais son peuple, est pauvre et épuisé par d'abondantes largesses en faveur de tant d'églises, de presbytères et d'écoles établis dans toute l'étendue de son immense diocèse. Il renonce à s'adresser de nouveau à sa charité; se contente de poser la première pierre de son collège, et sans tenir compte de ses 77 années, des fatigues d'un voyage long et pénible, mesurant ses forces sur son courage, il part pour l'ancien monde, visite l'Ecosse et parcourt toute l'Irlande. Là, dans la terre des Saints, Dieu met un terme aux fatigues de son serviteur, et lui ouvre la porte de son repos éternel en l'appelant à lui. Ainsi mourut Mgr. Macdonell, martyr de son zèle apostolique, après avoir, comme le grand prêtre Onias, fortifié le temple, brillé comme un soleil vivifiant dans la maison du Seigneur."

Le défaut d'espace nous a obligé d'abrégé quelque partie de cette belle oraison funèbre.

La nuit de Noël, ou la chapelle blanche.

I.

Nous ne saurions préciser en quel siècle, ni en quel pays s'est passé le fait que nous allons raconter. Il nous est d'avis qu'il remonte au bon vieux temps, et que c'est dans quelque contrée de foi naïve et pure qu'il s'est accompli. Qu'il nous suffise de dire pour lui donner autorité, que le digne évêque d'Orléans, Mgr. Dupanloup, s'est plu à le raconter bien des fois.

"Rosette était une charmante enfant de huit à neuf ans. Son front était candide, ses yeux plein d'un feu céleste, ses joues et ses lèvres d'un brillant carmin; mais son cœur avait plus de beauté que son gracieux visage, et dans ce jeune cœur, si bien fait, une pieuse mère avait inspiré un tendre amour pour l'Enfant-Jésus.

"Oh! que Rosette pensait souvent à lui! Oh! que souvent, dans ses rêves d'enfants, elle eût désiré avoir vécu du temps de l'heureuse naissance du pauvre abandonné de Bethléem! Comme elle l'eût serré sur son cœur, réchauffé dans ses bras, consolé par sa tendresse!

II.

"C'était un antique usage dans le religieux pays qu'habitaient les parents de Rosette, de célébrer l'anniversaire de la naissance du Sauveur, en assistant à la messe de minuit.

"Dans la soirée qui précédait, tous les membres de la famille se réunissaient; suivant la pieuse tradition des ancêtres, et vers onze heures de la nuit, on partait en troupe pour l'église du village voisin, où le vieux curé, en offrant la sainte messe, devait renouveler les merveilles de Bethléem.

"Chemin faisant, on répétait pour la dernière fois les refrains délicieux du cantique:

Venez, divin Messie,
Venez! venez! venez!

Puis on chantait en cœur les couplets de ce joyeux Noël:

Il est né le divin Enfant,
Jouez hautbois, sonnez musette....

ou ces autres:

J'entends là-bas dans la plaine
Les anges descendus du ciel
Chanter, à perdre haleine,
Gloria in altissimis Deo,

"J'allais dire que ce soir-là il ne restait personne dans la chaumière. Hélas! les jeunes enfants n'étaient point emmenés! Il fallait avoir dix ans révolus pour pouvoir faire partie du pieux pèlerinage. Jusqu'à cet âge, quelles que fussent les prières et les supplications, on était convenu de laisser le *petit monde* sous la garde des anges et sous l'œil de quelque vieille engagère.

"Avant le départ, on faisait donc coucher tous les enfants: des draps et des rideaux bien blancs ornaient leurs lits; et, de génération en génération, sans doute à cause de la blancheur des rideaux et des draps, ce soir-là, on appelait le lit: *chapelle blanche*; et aller se coucher: *célébrer Noël dans la chapelle blanche*.

III.

"L'amour si tendre que Rosette portait à l'Enfant-Jésus, et tout ce qu'elle avait entendu dire par ses frères

et ses sœurs aînées sur le pèlerinage de la messe de minuit ; les chants du départ, le refrain des noëls pendant la route, les torches allumées que le chef de famille portait à la tête de la pieuse troupe pour éclairer la marche, la splendeur de la pauvre église du village qui, cette nuit-là, ressemblait à un palais enchanté par les mille lumières qui y brillaient ; l'image de la crèche et du Sauveur naissant avec Marie et Joseph, représentés sous le vestibule ; les chants de la messe, la pieuse allocution adressée par le pasteur, la sainte communion à laquelle tous participaient ; le joyeux retour, le réveillon fait en famille presque jusqu'à deux ou trois heures du matin, autour de la fameuse bûche de Noël qui pétillait de tous ses feux, tout cela, avait vivement excité les désirs de Rosette.

“ Quoi ! s'était-elle dit bien des fois : est-il possible ? Je n'irai donc pas encore cette année à la messe de minuit ? pourquoi donc n'ai-je pas dix ans ? ”

“ Jusqu'au matin de la veille de Noël, Rosette n'avait cependant osé rien dire ! Ce matin-là elle s'était enhardie ; elle était venue trouver sa mère ; elle avait prié, supplié, pleuré... mais, hélas ! en vain elle avait prié, et prié avec instance ; ses désirs n'avaient point été exaucés ; ses larmes même n'avaient pas eu assez de puissance !

“ Ma petite Rosette, lui avait répondu avec bonté sa mère, nous ne pouvons l'emmener, tu es trop jeune : tu sais aussi bien que moi que tu n'as pas dix ans ; d'ailleurs les chemins son mauvais, ce pèlerinage te rendrait malade. Résigne-toi, chère enfant, à passer Noël, encore ce soir, dans la *chapelle blanche*. Je sais que ce sera un grand sacrifice pour toi, parce que tu aimes beaucoup l'Enfant-Jésus ; mais offre-lui ce sacrifice, comme je t'ai appris à lui offrir tous ceux qui peuvent t'être imposés, et je suis sûre qu'il te *dédommagera*. Du moins tu lui seras bien agréable, et il te bénira ”

IV.

“ Ces réflexions de sa mère consolèrent Rosette. La pensée de faire plaisir à l'Enfant-Jésus et l'espérance d'être *dédommée* lui firent accepter avec bonheur et obéissance son sacrifice. Jamais même la *chapelle blanche* ne lui avait paru plus facile. Dès qu'on lui dit d'y aller, elle ne se fit point prier ; et, pendant que ses parents se disposaient au départ et venaient lui dire adieu, elle répétait :

“ Bon petit Jésus ! je vous obéis, quoique mon cœur soit bien gros : ne me bénissez-vous pas, ne me *dédommageriez-vous pas* ? ”

“ Heureuse enfant ! oh ! comme elle allait être bénie ! comme elle allait être *dédommée* de son amour pour l'Enfant-Jésus ! mais surtout de son obéissance à se résigner au sacrifice qui lui avait été si pénible d'abord !

V.

“ Les parents de Rosette venaient à peine de s'éloigner ; elle entendait encore le bruit de leurs cantiques... Tout à coup une éclatante, mais douce lumière, illumine sa chambrette ; un concert de musique se fait entendre, et Rosette aperçoit devant elle un groupe de petits Anges !... ”

“ Rosette, lui dit un des anges, Jésus, dont on célèbre cette nuit la bienheureuse naissance, sait combien vous l'aimez et combien vous désirez assister à la messe

de minuit ; il sait aussi avec quelle bonne volonté vous avez renoncé à ce que vous désiriez tant, pour obéir à vos parents. Il veut vous *dédommager* ; nous sommes ici pour cela. Vous allez venir avec nous, et nous ne vous disons pas ce que vos yeux vont voir et quel bonheur sera le vôtre. ”

“ Aussitôt un léger nuage, semblable à un coussin d'azur, apparaît auprès du lit de l'enfant ; Rosette y est déposée par les anges ; et ceux-ci la soutenant sur leurs ailes, s'envolent à travers les airs.

VI.

“ A la rapidité de la course, Rosette sentit bien que les anges franchissaient des espaces immenses ; mais où la transportaient-ils ?

“ Tout-à-coup minuit sonne... les anges s'abaissent vers la terre... O ciel ! ô merveille ! Rosette se reconnaît à Bethléem... Oui, c'est bien l'étable que lui a tant de fois décrite sa mère en lisant dans son vieux livre d'heures. La porte s'entrouvre... Jésus lui apparaît, il est couché sur la paille dans une crèche ; Joseph et Marie sont à côté de lui... Un doux regard de Marie invite Rosette à approcher. Elle s'approche, elle tombe aux pieds de Jésus, elle les baise, les couvre de ses larmes ; Jésus la bénit... Marie dépose entre ses bras le divin enfant ; Rosette le couvre encore de ses pleurs et de sa tendresse... elle parle à Jésus et Jésus lui répond ; elle demande des grâces et Jésus les lui accorde ; elle exprime des désirs et Jésus les exauce ; elle lui fait des promesses et Jésus les accepte... ”

“ Une heure se passe dans ce saint ravissement, dans cette délicieuse société... Cependant il faut partir... les anges qui se sont tenus à distance viennent le dire à Rosette.

“ La chère enfant sait trop le prix de l'obéissance et, par quelle récompense elle est payée, pour hésiter.

“ O Jésus, ô Marie, ô Joseph, s'écria-t-elle, il me faut vous quitter ! O petit Jésus, bénissez-moi encore une fois, bénissez mon père et ma mère, bénissez mes frères et mes sœurs ! Je vous aime, mais faites que je vous aime toujours ! ”

“ Et Jésus bénit une dernière fois l'enfant ; et Rosette, se replaçant sur son léger nuage d'azur, sentit les anges la soulever de terre et la porter sur leurs ailes.

VII.

“ Leur course fut rapide comme tout à l'heure : deux heures de la nuit n'avaient point sonné que Rosette se retrouvait dans son petit lit, entouré de ses rideaux blancs ; les anges avaient disparu avec la douce lumière qui les entourait ; les derniers chants qu'ils avaient fait entendre avant de remonter au ciel avaient cessé. Tout était calme, tout était silencieux... mais que le cœur de la petite enfant surabondait de joie ! comme elle repassait avec bonheur la scène qui venait de se passer ! comme elle répétait à l'Enfant-Jésus qu'elle l'aimerait toujours ! comme elle se promettait de toujours faire passer l'obéissance avant tout !

Elle veut s'endormir ; le sommeil ne peut monter jusqu'à sa paupière... Sa mère va revenir... que de choses elle aura à lui raconter !

Tout-à-coup la porte de la chaumière s'ouvre ; ce sont ses parents qui reviennent de la messe de minuit : Maman, maman, vous arrivez de l'église ; et bien moi

j'arrive de la pauvre étable de Bethléem ! Oh ! comme l'enfant-Jésus m'a bien dédommagé du sacrifice que je lui avais fait ; et là dessus elle raconte avec transport à tous ses parents réunis autour d'elle, comment les anges l'ont transporté à Bethléem, tout ce qu'elle a vu et entendu et les bénédictions que Jésus, Marie et Joseph lui ont données à elle-même et pour tous ses parents.

Depuis Rosette ne cessait de recommander à tout le monde et surtout à ses compagnes que l'obéissance devait passer avant tout, qu'il n'y a rien qui rende plus agréable à Dieu que cette vertu, et qu'il n'y a pas de dévotion plus aimable que celle de l'Enfant-Jésus.

Crédulité des esprits forts.

OU, PERSONNE N'EST PLUS CRÉDULE QUE LES INCRÉDULES.

Il est des hommes, soi-disant esprits forts, qui détestent en tout l'obéissance, et qui, se faisant gloire de regarder comme des puérités ce qu'ils ne comprennent pas, rient par exemple de l'abstinence du vendredi : "Nous ne sommes pas du nombre des crédules," disent-ils.

Incrédules les plus crédules, a écrit un grand homme. Vous allez en voir la preuve :

"Un vendredi de cette année, je dînai à l'auberge avec une omelette et des légumes ; et, près de moi, deux commis-voyageurs s'étaient fait servir un excellent rôti. C'étaient deux bons convives, à la moustache frisée, buvant bien, parlant haut, et commandant aux garçons de l'auberge avec un sans-gêne impérieux, qu'ils prenaient pour de la dignité, et les témoins pour de l'impertinence. Ils s'aperçurent que j'avais la manie de faire maigre ; et, sans doute, pour me donner une leçon indirecte, ils disaient : "Qu'une tranche de gigot est bonne le vendredi ! Peut-on être assez sot pour faire maigre, et est-il bien concevable qu'un tel préjugé ait duré si longtemps !"

"Croiriez-vous, mon chier, reprenait l'autre, que ma bonne vieille mère, qui était d'ailleurs une sainte et digne femme, me forçait à faire maigre quand j'étais enfant ? Mais quand on avance dans la vie, on voit bien que le gigot est aussi bon le vendredi que le dimanche, et on se débarrasse de toutes ces dévotions."

"Le dessert était venu, puis le café, puis la liqueur, puis le cigare. Un garçon approche : "M. dit-il à l'un des dîneurs, je vous ai dit que la chambre No. 15, où vous êtes, est retenue pour ce soir, et je viens vous prier de prendre une autre chambre, si vous ne partez pas aujourd'hui."

"Je vous ai déjà dit, garçon, que je ne voyageais jamais un vendredi. Je reste donc..."

"Pourquoi donc, dit l'autre commis, ne voyagez-vous pas un vendredi ?"

"C'est mon idée..., cela me contrarie..., jamais je ne suis en route un vendredi, cela porte malheur ; ne m'en parlez pas, cela me contrarie... Mais, garçon, quelle chambre allez-vous me donner ?"

"Monsieur, il ne reste que le No. 13."

"Le No. 13 ! je ne veux pas du No. 13 ; j'aimerais mieux coucher dehors, que de coucher au No. 13."

"Ah ça ! qu'est-ce que vous a fait ce numéro 13 ? Est-ce que vous ne dîperiez pas, si nous étions treize ?" demanda le plus brave des deux convives.

"Ne m'en parlez pas... Cela me contrarie... Cela

porte toujours malheur, le numéro 13... A table, je ne dis pas, on se force pour manger... Mais coucher au No. 13... Jamais, jamais... Il ne fait pas beau ce soir, c'est égal, j'aimerais mieux aller coucher dehors."

"Monsieur, lui dis-je alors, en me tournant vers lui, j'ai là... sottise de ne point trouver bon le gigot le vendredi, mais je n'ai point... l'esprit assez fort pour avoir peur d'un numéro ni d'un jour de la semaine. La chambre No. 15 est à moi, prenez-la, monsieur ; je suis chrétien et catholique, je dois être charitable. J'irai digérer mon omelette à votre No. 13. Désormais, Monsieur, vous vous rappellerez que vous avez été bienheureux de rencontrer un catholique faisant maigre pour vous empêcher d'aller coucher dehors par une pluie battante, ou de mourir de frayeur dans un bon lit bien chaud, qui avait le malheur de n'être pas numéroté à votre idée."

"Qui sût penaud ? Je vous le laisse à penser. Mon esprit fort, qui ne croyait pas en Notre Seigneur Jésus-Christ, et qui croyait aux plus sales superstitions, mon brave qui se moquait de Dieu et de l'Eglise, et qui avait peur du vendredi et du No. 13, ne savait plus quelle contenance tenir. J'eus pitié de lui, pris ma clef et mou bougeoir, et allai à ce terrible numéro 13 dormir d'un bon somme que je vous souhaite pour toutes vos nuits, ami lecteur."

Traits Historiques.

— Une célèbre protestante, madame de Staël, dans une discussion religieuse qu'elle avait provoquée sur la question du changement de religion, s'avisait de recourir à cette défense banale : "Je veux vivre et mourir dans la religion des mes pères."

—"Et moi, madame, dans la religion de mes grands-pères," répartit son spirituel interlocuteur.

— Lorsque Bourdaloue eut prêché son premier avertissement à Versailles, Louis XIV lui dit ces paroles remarquables : "Mon père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs dans ma chapelle, j'en ai été fort content. Pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très mécontent de moi-même." Eloge simple qui honore également le goût et la piété du monarque et le talent du prédicateur.

— Saint François-de-Sales, ayant été injustement outragé par un homme grossier, après plusieurs bonnes raisons qu'il lui donna avec sa douceur ordinaire, finit par ces mots : "Après tout, je veux bien que vous sachiez que, quand vous m'auriez crevé un œil, je vous regarderais de l'autre aussi affectueusement que le meilleur ami que j'aie au monde !"

AVIS AUX ABONNÉS

Nous avons l'honneur d'annoncer qu'avec le dernier numéro de ce mois se terminent nos engagements pour la publication de l'*Echo*. Nous prions ceux qui n'ont pas encore payé leur abonnement, de nous en faire parvenir le montant au plutôt. Ce faisant ils nous épargneront beaucoup de désagréments.

J. B. ROLLAND & FILS.

Des Presses à air dilaté d'Eusèbe Sencal, à rue St. Vincent, Montréal.